

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 9

Artikel: Lausanne en 1900 : deuxième lettre
Autor: D.V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177107>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la Saint Péregrin et de quelques autres tout aussi funestes à l'agriculteur et surtout au vigneron. Hélas, c'est une époque critique de l'année ; c'est comme une lutte entre l'hiver qui s'en va et l'été qui aspire à prendre sa place ; mais les pauvres saints n'en peuvent pas davantage ; aussi le vigneron ne les maudit point, mais quand elles sont heureusement passées, il sait que la récolte prochaine est à moitié sauve et qu'on peut bien boire quelques verres sur la peur. La cruelle persévérence de cette bise de mars, qui nous coupe la figure, ne l'intimide pas, il espère qu'avril sera chaud : *Bise de mars et vent d'avril, dit-il, c'est la richesse du pays ; — Avril sec et chaud remplit et greniers et tonneaux.* Le vigneron craint moins la St.-Médar que l'agriculteur ; il pense qu'un bon soleil d'avril et de septembre suffira pour mûrir sa récolte, tandis que l'agriculteur ne voit pas arriver ce jour sans quelques graves soucis ; car, dit-il : *Se piau à la St.-Médar, piau chi senannes sen cessa.*

Disons, pour terminer, que St.-Médar n'est pas plus responsable des pluies de juin et de juillet que St.-Penrace et St.-Péregrin ne le sont des gelées tardives de mai.

S. BLANC.

Lausanne en 1900.

DEUXIÈME LETTRE.

Lausanne, le 30 novembre 1899.

Pendant ma convalescence, et sur mon invitation, j'ai reçu la visite d'un de nos anciens amis, qui a eu bien de la peine à me reconnaître après quarante ans de séparation ; il me faisait rapporter une malle remplie de livres, de lettres et de gravures, avec des notes écrites par mon père, pendant les dernières années de sa vie ; comme elles me paraissent intéressantes, je t'en envoie quelques fragments, afin que tu puisses mieux te rendre compte des nombreux changements que Lausanne a subis.

Nos rues, si étroites au commencement de ce siècle, étaient fermées dès le coucher du soleil et après la cloche de la retraite par de grosses portes qui ont disparu avec le temps.

Des murs ou remparts, dont on voit encore quelques vestiges, entouraient la ville depuis la place de St.-François à la Cité, du côté de l'orient, jusqu'à la porte de Couvaloup, et dès cette même place jusqu'au Château, du côté de l'occident.

Des anciennes tours, à l'exception de deux qui subsistent encore, et divers monuments gothiques qui se dressaient dans les premières années de ce siècle ont disparu sous les constructions nouvelles élevées sur leurs ruines. Il me souvient encore de ces deux prés rapiés, à la Riponne, au bas desquels coulait la Louve. Cet endroit présente aujourd'hui une belle place de marché, avec une vaste Grenette ; le marché au grain se tenait autrefois sur la place de la Palud.

Il n'y avait aucun hôtel sur la place de St.-François,

mais un marché au foin, à l'occident de l'église, une vieille douane à l'orient de cet édifice, et un grand arbre de liberté qui se balançait dans les airs.

Les seuls hôtels, grands et petits, qui existaient dans cette ville, étaient situés dans les rues de Bourg et de St.-Pierre, seules privilégiées et demeures des riches, qui habitaient leurs campagnes en été. L'on y voyait à peine deux ou trois magasins perdus entre de nombreuses portes cochères.

Le chemin dit Derrière-Bourg était bordé d'un mur qui empêchait la vue du lac. Ce chemin était si étroit que les chars pouvaient à peine y passer.

En Chauderon, Mauborget, au Maupas, au-dessus de la Riponne, au Valentin, à la Pontaise, au Pré-du-Marché, aux Petites-Roches, à la Caroline, sur le chemin de la Solitude, on ne voyait aucune maison ; tous ces lieux étaient plantés de vignes, de prés, de jardins, et présentaient l'aspect d'une contrée rurale.

Le port d'Ouchy, avec sa vieille douane, était solitaire et presque sans navigation ; la seule petite chapelle qui s'y trouvait était une grande salle dans l'hôtel de l'Ancre, où l'on faisait une prière le dimanche après-midi.

Enfin, la population de Lausanne ne comptait que 10 ou 12,000 âmes.

Les cimetières, aux portes de la ville, n'étaient que des prés tristes et déserts, parsemés de bosses de gazon dessinant la présence des fosses ; on n'y voyait ni tombeaux, ni pierres tumulaires, ni inscriptions, ni arbustes, ni aucune espèce de verdure. Cependant, depuis que les Bernois ne gouvernent plus notre canton, ces landes solitaires sont devenues de véritables jardins, couverts de verdure et de fleurs, avec des tombeaux élégants, sur lesquels on peut lire avec intérêt les noms de nos parents et amis.

Je suis enfin sorti de mon hôtel de Pépinet, situé à l'angle de cette place et au bas du Grand Saint-Jean, qui a repris beaucoup de vie depuis notre départ. J'étais accompagné de notre ami Blanc, que j'ai été si heureux de retrouver, ne connaissant plus personne dans cette ville et m'y voyant seul et isolé comme sur une terre étrangère.

Une chose qui m'a d'abord frappé est une grande place, agrandie par la démolition de plusieurs maisons et de la halle, qui se dressaient jadis en face de mon hôtel et qui masquaient la vue de la place du Pont, avec son antique fontaine, ainsi que de l'entrée de la rue du Pré.

Cette place est couverte d'omnibus, de petites voitures et de chars de toute espèce, qui conduisent par un large chemin dès la rue des Moulins jusqu'à la gare du chemin de fer, en passant sous un tunnel dont j'avais déjà admiré la hardiesse, partant dès les côtes de Montbenon et par-dessous cette place jusqu'aux bâtiments de la gare. Cette rue est bordée d'une rangée de maisons ornées de magasins et de petits appartements.

Nous avons suivi les maisons de la rue du Pré, rélar-

gie vers la porte de St.-Martin, et de là une rue toute entière se dirigeant contre le nord jusqu'au tunnel de la Barre, qui venait d'être terminé à l'époque de notre départ.

Une fontaine élégante, telle qu'on n'en voyait pas beaucoup de notre temps, et qui reçoit la source des eaux minérales, fait l'ornement de ce quartier, et y attire des étrangers, qui savent mieux en apprécier les vertus que les habitants de l'endroit même.

On a, sans y penser, donné le nom de St-Martin à cette rue nouvelle. Depuis le tunnel de la Barre, nous avons parcouru une lignée de maisons en-dessous du Chemin-Neuf, et d'autres construites sur les voûtes de la Louve, couverte comme à la Riponne, jusqu'à la Grenette, qui est toujours dégagée de toute espèce de constructions. De là j'ai rejoint mon hôtel par la rue Haldimand et le Grand Saint-Jean, comptant les jours suivants parcourir avec notre ami Blanc les autres nouveaux quartiers de la ville.

D. V.

Correspondance.

Montreux, le 21 Janvier 1864.

Notre belle contrée, qui passe avec raison pour l'Italie du canton de Vaud et de la Suisse romande, a eu aussi *ses trois journées*, non pas certes de la nature de celles de juillet, à Paris, qui ont renversé un trône, mais ses trois jours de janvier, qui ont été un gros mécompte pour les nombreuses personnes ayant des relations d'intérêt avec les cinq ou six cents étrangers de nationalités diverses, pour qui notre hiver exceptionnellement rigoureux a été une rude déception. Après une bourrasque de neige dans la soirée du 2 janvier, le thermomètre de Réaumur est subitement descendu à 6 et 8 degrés au-dessous de glace, suivant les localités plus ou moins bien abritées du vent du nord. Mais heureusement qu'à partir du 6 courant, le froid a sensiblement diminué, grâce aux bonnes éclaircies de soleil qui nous ont singulièrement favorisés. Hier et avant-hier, nous avons eu comme aujourd'hui encore un soleil radieux et chaud qui a fondu un reste de neige sur les toits. Aussi rencontre-t-on dès le matin sur tous nos chemins des valétudinaires, des malades et des convalescents qui s'empressent d'obéir à qui mieux mieux aux prescriptions de leur médecin. En lieu et place de la neige qui blanchit encore nos hautes montagnes, nos collines et nos monts, nous avons ici une poussière comme dans la belle saison, ce qui n'empêche pas à de nombreux patineurs des deux sexes de se rendre à l'extrême du lac près de Villeneuve, pour s'y livrer à cœur joie à un divertissement de précieux souvenir pour nos hôtes venus, la plupart, des pays du nord, où cet exercice fait partie de l'éducation des enfants.

Deux petits restaurants improvisés sur la plage, où l'excellent vin nouveau de la vieille ville joue le prin-

cipal rôle, à côté du café et du thé pour mesdames les patineuses (passez-moi le mot s'il n'est pas français), suffisent à peine aux nombreux chalands qui les visitent.

Je n'exagère pas en disant que vers les deux heures de l'après-midi, après l'arrivée du second train venant de Vevey, plus de deux cents personnes prennent part à ces parties de plaisir, auxquelles les dames anglaises, qui ne craignent pas trop les excentricités de leur pays natal, rivalisent de zèle sur la glace, avec les nombreux élèves des institutions de MM. Bennet, Dor et Sillig.

J'ajouterais, en terminant, qu'il ne faut pas attribuer à la douceur du climat le nombre considérable d'étrangers qui viennent élire domicile dans notre localité, car ce climat ne vaut certes pas celui de Nice, par exemple; ce succès tient donc à d'autres causes.

Les étrangers que je connais à Clarens, Montreux et Veytaux me font souvent part de leurs *désiderata* auxquels il faut sérieusement songer à faire droit tôt ou tard, si on ne veut courir le risque de voir, ces étrangers, s'éloigner peu-à-peu. Pour le dire en passant, une bonne entente entre les autorités communales et les propriétaires d'hôtels et établissements de pension, sera le seul moyen, selon moi, de répondre aux vœux exprimés depuis longtemps déjà.

S. F.

Vous demandez à grands cris qu'on vous donne un théâtre, Lausannois, eh bien ! patience, tout vient à point à qui sait attendre, dit le proverbe. Cela ne veut pas dire que le théâtre soit déjà là, oh non ! mais du moins l'orchestre est tout prêt, et certes, c'est bien quelque chose. Je veux parler de la *Société philharmonique*, fondée et dirigée par un artiste lausannois, dont on a déjà plus d'une fois apprécié l'activité, le bon goût et le dévouement.

Cette société a donné mardi dernier son premier concert, et nous en promet trois autres pour la saison. Les jeunes dilettanti, au nombre d'une trentaine, exécutèrent, à grand orchestre, l'ouverture bien connue de la *Dame Blanche*. Cette délicieuse musique parfaitement rendue, disposa favorablement le public ; la gaité du morceau se répandant dans la salle, fit épanouir le contentement sur tous les visages. Ce morceau bruyant fut suivi d'une ravissante romance : « le *Chant de Moïse*, » que M^{me} B... nous fit entendre de sa voix toujours fraîche, toujours mélodieuse, toujours goûtee par le public lausannois. Des symphonies de Haydn et de Mozart, la walse de *Marguerite*, dans *Faust*, chantée par M^{me} B..., et un chant plein de verve et d'originalité exécuté par l'*Union chorale*, remplirent agréablement une soirée qui, nous osons l'espérer, a laissé chez tous ceux qui y assistaient l'impression la plus agréable.

Nous terminons en remerciant M. Gerber pour son heureuse initiative, de même que les amateurs qui se sont joints à lui pour nous faire passer des soirées aussi délicieuses.

E. G.